

Atinati MAMATSASHVILI
Professeure
Université d'État Ilia
Tbilissi, Géorgie

Écriture (auto)fictionnelle face à l'Histoire: Paul Gadenne, Zaira Arsénishvili

Résumé: La présente étude a pour objectif d'examiner l'écriture (auto)fictionnelle de l'après-Seconde Guerre mondiale. Nous aborderons les œuvres de deux auteurs appartenant à des espaces culturels et géographiques distincts – la France (Paul Gadenne) et la Géorgie (Zaira Arsénishvili). Dans son roman *Les hauts-quartiers*, achevé peu avant sa disparition, Paul Gadenne (1907-1956) revient sur l'histoire récente de la Seconde Guerre mondiale et de la France de Vichy. Dans son roman autofictionnel *Oh, le Monde. Les Chroniques de Kakhéti*, Zaira Arsénishvili (1933-2015) livre une fresque des purges stalinienne telles qu'elles se sont déroulées en Géorgie, à travers des destins individuels. Les œuvres de ces deux auteurs ont été, pendant une période de plusieurs années, vouées à l'oubli. L'analyse comparée de ces textes permet de mettre en lumière la manière dont se dessinent les représentations de la vie quotidienne, dans le contexte plus large du régime soviétique, en Géorgie, et sous l'Occupation nazie, en France. En nous appuyant sur l'histoire de la vie quotidienne et sur les récentes réflexions sur les genres littéraires, nous analyserons, simultanément, la porosité des frontières entre le réel et la fiction dont l'œuvre littéraire (auto) fictionnelle est empreinte.

Mots-clés: (auto)fiction, Histoire, régime nazi, régime soviétique, Vichy, Juifs, écrivains français, écrivains géorgiens

Abstract: The purpose of this study is to examine (auto)fictional writing in the period following World War II. The study analyses the works of two authors from distinct cultural and geographical

spaces: France (Paul Gadenne) and Georgia (Zaira Arsenishvili). In his novel *Les hauts-quartiers* (The High Quarters), completed shortly before his death, Paul Gadenne (1907–1956) focuses on the recent history of World War II and Vichy France. In the autofictional novel entitled *Woe is Life. Kakhetian Chronicles*, Zaira Arsenishvili (1933–2015), portrays the Stalinist purges in Georgia as they unfolded, viewed through the lens of individual destinies. The literary works of the two authors had been consigned to oblivion for a number of years. A comparative analysis of these texts illuminates the manner in which representations of daily life are shaped within the broader context of the Soviet regime and under Nazi occupation. Drawing on the history of everyday life, as well as recent scholarship on literary genres, it will simultaneously allow for reflection on the porosity of the boundaries between reality and fiction that shapes (auto)fictional literary works.

Keywords: (Auto)fiction, History, Nazi Regime, Soviet Regime, Vichy, Jews, French writers, Georgian writers

Introduction

La présente étude a pour objectif d'examiner l'écriture fictionnelle et autofictionnelle à travers les textes conçus dans l'après-Seconde Guerre mondiale. Nous aborderons les œuvres de deux auteurs appartenant à des espaces culturels et géographiques distincts: la France (Paul Gadenne) et la Géorgie (Zaira Arsénishvili). Dans son roman *Les Hauts-Quartiers*, achevé peu avant sa disparition, l'écrivain français Paul Gadenne (1907-1956) revient sur l'histoire récente de la Seconde Guerre mondiale et de la France de Vichy. Dans le roman autofictionnel *Oh, le Monde. Les Chroniques de Kakhéti*, Zaira Arsénishvili (1933-2015) livre une fresque des purges staliniennes, telles qu'elles se sont déroulées en Géorgie, à travers des destins individuels. Les œuvres de ces deux auteurs ont été vouées à l'oubli pendant plusieurs années.

À travers une analyse comparée de ces textes, nous proposons d'étudier la manière dont se dessinent les représentations de la vie quotidienne dans le contexte plus large du régime soviétique et de l'Occupation nazie. Pour établir le lien entre l'Histoire d'une part et l'écriture d'autre part, nous nous appuyerons sur l'approche développée par l'histoire de la vie quotidienne. En parallèle, nous nous pencherons sur les récents développements théoriques

concernant les genres de la littérature non-fictionnelle et fictionnelle qui ont émergé ces dernières décennies. Cette démarche nous permettra de réfléchir simultanément à la porosité des frontières entre le réel et la fiction dont l'œuvre littéraire est empreinte.

Paul Gadenne, *Les hauts-Quartiers*

Ainsi, loin de faire concurrence aux recueils de maximes, si le roman a une raison d'être, c'est de fuir l'énoncé, ou de le rendre inutile et inopérant.

Paul Gadenne¹

Paul Gadenne (1907-1956) est né en Armentières, d'où la famille est chassée lors de la Première Guerre mondiale. Elle y revient pourtant, avant d'être à nouveau contraint de fuir en 1939, en se réfugiant dans le Sud de la France. Gravement malade de tuberculose depuis 1933, déclaré inapte au service militaire, Paul Gadenne s'installe à Bayonne en 1940. C'est ici et ultérieurement à Cambo-les Bains, qu'il compose la majorité de son œuvre. Les différentes villes et paysages où l'auteur a vécu, servent souvent de cadre à ses nouvelles et romans. La ville d'Irube des *Hauts-Quartiers* s'inspire notamment de Bayonne.

L'Invitation chez les Stirl, publié par Paul Gadenne de son vivant, en 1955, annonçait qu'il s'agissait ici d'une «invention pure», à la différence de son livre suivant – les *Hauts-Quartiers*, lequel, selon Gadenne, pourrait porter la mention: «Seul l'auteur de ce livre est fictif» («Note», *L'Invitation chez les Stirl* 20). Comme le note Bruno Curatolo, toute l'œuvre de Paul Gadenne dévoile «cette conviction que la littérature doit permettre, fût-ce modestement, de s'interroger sur le rapport de l'être au monde» (*Paul Gadenne, L'écriture et les signes* 10).

Les Hauts-Quartiers, œuvre posthume publiée seulement en 1973, met en scène un personnage central, le narrateur Didier Aubert, «un intellectuel tuberculeux de 40 ans» (James Bolton Davis, *La quête de Paul Gadenne* 22) et ses errances d'un endroit vers un autre, dans cette partie de la ville appelée Hauts-Quartiers, formant, avec ses villas «un pays situé sur une autre terre»². C'est dans ces villas étendus de terrains et de verdure, avec

1. À propos du roman, Arles, Actes Sud, 1983, EPUB, p. 152.

2. Paul Gadenne, *Les Hauts-Quartiers* 56, désormais HQ. La pagination renvoie à la version EPUB du roman, qui compte 2415 pages au total.

un Séminaire et son vaste parc de tilleuls, que le protagoniste malade se retrouve «émigré»³ (HQ 57), où il n'a accès qu'à un espace délimité de quelques mètres qu'il loue pour y habiter. Il s'agit probablement d'un ancien garage, qui devient un «appartement sur mesures» ou «à la mesure d'une voiture» (HQ 99), dans lequel il compose sa thèse mystique et auquel il donne provisoirement une forme de *Dictionnaire mystique*⁴ (HQ 418). Cependant, même ce lieu vient d'être assiégé par les propriétaires du vaste terrain et Didier se retrouve à chaque fois contraint de déménager vers d'autres lieux, d'autres locations, pour retrouver un peu de calme décent afin de pouvoir travailler. Le quartier des villas dans lequel Didier Aubert se fait un intrus miséreux que l'on méprise et que l'on chasse en fin de compte en lui rétrécissant son espace de vie, débouche sur la fin vers les quartiers moins fréquentables, notamment la rue Maubec. C'est là que Didier épouse Flopie, une jeune femme enceinte (qui a été violée dans un camion et abandonnée), afin de la secourir; c'est dans la même rue Maubec que le jeune couple est découvert mort asphyxié dans la chambre exigüe. Si les noms des lieux ou de personnes sont souvent fictifs, ici le nom de la rue apparaît sous son nom véritable. Ce choix a sans doute été bien réfléchi: «cette rue sous l'Occupation désignait clairement, avec sa synagogue, le plus terrible des sorts, la communauté la plus inavouable» (Pierre Vilar, *Le pays basque par inadvertance* 347). La synagogue fut érigée à Bayonne en 1837, au bas de la rue Maubec, ce qui a permis, autour de ce lieu, la structuration de la communauté juive (Mixel Esteban, *Les populations juives de Bayonne et du Pays Basque pendant la Seconde Guerre mondiale* 58). C'est dans cette rue, ainsi que dans les rues adjacentes, que résidait au XIX^e siècle les trois-quarts de la population juive du Pays basque et du Sud des Landes (*Ibid.* 60). En analysant la liste des Juifs à spolier qui fut établie en décembre 1940 par la sous-préfecture de Bayonne, l'historien Mixel Esteban note que la moitié des familles juives n'étaient pas propriétaires de leurs logements et que certaines familles, les plus démunies, ont été logées dans des appartements que leur proposaient les instances communautaires consistoriales, notamment dans la rue Maubec, au quartier Saint-Esprit. C'est précisément ces familles qui ont été les premières victimes des lois antisémites introduites par l'occupant et par Vichy: «Les juifs de ces familles devinrent des 'indigents' durant la

3. «Ce fut ainsi qu'il émigra dans les Hauts-Quartiers». Le mot revient souvent dans le texte.

4. «Il était en train de travailler à cette thèse qui, comme on le lui disait, ne pourrait servir à rien» (HQ 51).

guerre» (*Ibid.* 69-70). Les spoliations, l'exclusion du monde économique furent suivies, à partir de 1942, d'arrestations et de rafles, comme par exemple les trois rafles réalisées par la sous-préfecture de Bayonne et les autorités nazies entre 1942 et 1944 (*Ibid.* 83).

Si l'expérience de la Seconde Guerre mondiale s'introduit à travers la rue Maubec⁵, elle est déjà présente directement dès le premier chapitre: c'est le fils de Mme Blin – la première propriétaire chez qui habite Didier et la seule chez qui il se sent bien – qui est «raflé par les Allemands sur un quai de gare et emmené en Allemagne» (HQ 95-96). C'est lui qui incarne aussi le déporté et le survivant, qui a «souffert à notre place»⁶ (278).

D'autres épisodes introduisent l'Histoire avec un grand H: «Quant à l'abbé Vauthier, il devait se rendre célèbre par la suite en prenant une part très active, en compagnie de l'abbé Singler, au rapt et à la séquestration de deux enfants de déportés juifs, entreprise qui provoqua l'enthousiasme dans toute la population irubienne» (638-1639). Sous des noms fictifs des abbés (Singler, Vauthier, Bordenave, Fillatte, Cadron, Chatelou, Pincherle), le lecteur de l'époque pouvait facilement reconnaître des noms qui lui étaient familiers; ce sont ceux qui baptisaient «par force des enfants de déportés juifs», les séquestraient, «comme s'il fallait faire des chrétiens malgré eux! Ils évangélisaient les Juifs, or ils ne voyaient pas à leurs pieds les Hauts-Quartiers qui se rendaient en masse à leurs sermons et adoraient les idoles, encensaient le veau d'or et pratiquaient uniquement les vertus païennes»

5. Comme c'est le cas, par exemple, chez Jacques Prévert, avec l'usage qu'il fait des noms des rues comme Rue des Rosiers à Paris.

6. Il n'y a pas une référence directe que Lucien, le fils ou le demi-fils de Mme Blin soit Juif, même si plusieurs références y font penser: «Nous avons tous mérité de naître sans patrie et d'être persécutés à cause d'un signe que l'Ange a inscrit pendant la nuit de notre naissance sur notre visage ou notre porte, – et seuls quelques-uns le sont» (HQ 278). Ailleurs, nous lisons: «Avant que Lucien fût là, avant même de le voir, il l'aimait, et peut-être, quand il fut là, dut-il réfréner une sourde envie de remplacer par son amitié, s'il la pouvait mériter, celle de Pierre, de compenser le mauvais ami par un bon, le héros bavard et content de lui par un héros silencieux et triste. Il aurait passionnément voulu lui parler, le questionner, et ne le pouvait pas. Toute question était indécente. Il l'invitait timidement à venir chez lui et attendait qu'il parlât de lui-même. Mais Lucien était aussi loin de pouvoir parler de ce qu'il avait vu et subi que Didier l'était de pouvoir le questionner. Sa présence apportait avec elle, posait entre eux une réalité, une vérité trop forte, trop grave, pour les mots. On peut, dans certains cas, parler d'un mort. Mais quand ce mort est vivant et qu'il est devant vous, qu'il se présente sous l'aspect d'un jeune homme de vingt-cinq ans qui ne diffère pas sensiblement des autres, cela est terrible et l'on ne peut que se taire» (HQ 279).

(1955-1956). Ainsi, le roman, par des ellipses, par les anthroponymes, dévoile «les jeux de la fiction et du réel» (Vilar, *Op. cit.* 347) et permet de reconnaître dans l'épisode le renvoi à l'affaire Finaly de l'après-guerre⁷.

C'est sans doute la fin du roman qui revient, à travers l'ultime image saisissante de dépravation et d'avarice, sur les spoliations des biens juifs. Cependant, ce n'est pas tant les spoliations en tant qu'acte provenant des autorités (locales ou occupantes) qui sont mises en question, mais la nature même de spoliation qui implique cette fois la société. Les quelques objets restés du couple miséreux décédé dans cette «chambre de la rue Maubec» (2406) ont été vendus aux enchères par le «ministère public pour 'couvrir les frais'»:

C'est ainsi que les livres furent emportés par quelques maniaques, le linge par des ménagères soucieuses de profiter des «bonnes affaires» et les papiers – la thèse de Didier Aubert, presque terminée, *Taudis et Vie spirituelle*, ses notes, ses fiches, qui n'intéressaient personne – confiés à la Bibliothèque municipale où Lambert, qui avait été prévenu trop tard de la vente, fut le seul à aller se recueillir parfois sur ces textes. Quant aux photos, elles furent données en primes (2407).

Quant à la dévote Mme Chotard, l'ancienne propriétaire de la villa chez qui Didier avait auparavant habité, elle s'est emparée, elle aussi, des restes, ayant acheté «à vil prix» (2408) deux malles de Didier. Le ton ironique relatif au sort des objets-débris, parmi lesquels se trouve le travail de longue date, laisse entendre dans quelle mesure chaque objet aussi insignifiant soit-il par sa valeur (linge usé du couple miséreux), trouve son «preneur», sauf la thèse: reléguée à son rang d'inutilité matérielle, elle se retrouve «classée» dans la bibliothèque municipale. Cette image d'une dépossession totale, d'autant plus qu'elle survient après la mort du narrateur, fait appel à une autre image relative à la spoliation des biens juifs à Paris sous l'Occupation nazie, analysée par Sarah Gensburger (*Images d'un pillage*). Parmi des photographies de l'album conservé aux archives fédérales de Coblenz, initialement destinées à accompagner le rapport administratif de l'«Opération Meuble», rédigé pour les dirigeants nazis à Berlin comme preuves visuelles de la «rationalité économique» du travail accompli, se

7. Se sentant menacés, les Finaly confient leurs deux enfants à Antoinette Brun, une antinazie et fervente catholique (qui avait déjà accueilli chez elle des enfants juifs). Mlle Brun les fait baptiser et refuse de les rendre une fois la guerre terminée. Voir, à propos de l'affaire, Katy Hazan, «Récupérer les enfants cachés: un impératif des œuvres juives dans l'après-guerre», p. 16-31; Voir également Catherine Poujoul, «1945-1953: Petite chronique de l'affaire des enfants Finaly», p. 7-15.

trouve une photo de caisses remplies d'ampoules. Les Juifs survivants, note Gensburger, revenus dans leur appartement après la Libération, le trouvaient totalement vide: «Il n'y avait plus rien, même plus d'ampoule»⁸. Cette phrase, répétée par les survivants, se révèle en fin de compte non pas être une métaphore, mais une réalité: l'aryanisation supposait de tout rationaliser, jusqu'au dernier objet, y compris les ampoules.

Les éléments autobiographiques – la maladie, la perte de domicile à plusieurs reprises, les rencontres dans les lieux de refuge durant l'Occupation, etc. – sont certes intéressants à reconstituer, mais ce qui est davantage important, c'est sans doute de voir comment le monde fictif du roman parvient à créer un espace dans lequel les êtres humains appartenant à certaines «catégories» (malades, pauvres, dépouillés, Juifs) n'ont pas de place au sein de l'espace habitable. Car celui-ci, quelles que soient les circonstances (guerre, libération, après-guerre) appartient toujours aux faux dévots (*Tartuffe*⁹ avec un seul¹⁰ ou deux *f*) et aux bien-pensants – autrement dit, à la («haute») société, installée dans les «hauts» quartiers.

Zaïra Arsénishvili, *Oh, le monde. Les chroniques de Kakhéti*

Le roman autobiographique/autofictionnel de Zaïra Arsénishvili (1933-2015) a été écrit sous le régime soviétique, mais il n'a été publié que des années après, d'abord en plusieurs parties dans une revue en 2002, puis sous forme de livre en 2019. Écrivaine et scénariste, Arsénishvili a suivi une formation de philologue et est également diplômée de la classe de violon du conservatoire de musique. Elle est l'auteure des scénarios de plusieurs films

8. Voir Sarah Gensburger, *Images d'un pillage*, et Sarah Gensburger, *Spoliation des Juifs à Paris*: «Il n'y avait plus rien, même plus d'ampoule», <https://ehne.fr/fr/node/22194/printable/print>; «Par sa nature massive mais aussi systématique, l'Opération Meubles marque toutefois un tournant dans le sort des appartements des familles juives parisiennes, et ce en deux étapes. Tout d'abord, l'appartement totalement vide – des jouets aux ampoules – devient impersonnel. [...] Ensuite, [...] la présence de scellés pendant plusieurs mois et l'organisation de 'déménagements' sur plusieurs jours identifient explicitement ces appartements comme 'juifs' et en font des lieux potentiellement disponibles, indépendamment du droit» (Isabelle Backouche, Sarah Gensburger, Éric Le Bourhis, *Op. cit.* 231 et 234).

9. «Seules quelques scènes de *Tartuffe* éveillaient un peu d'intérêt chez elle et, dans un devoir, elle écrivit que la scène de théâtre la plus comique qu'elle connaissait était celle où Orgon est caché sous la table» (HQ 73).

10. Nous faisons ici allusion au poème de Rimbaud *Le châtimeur de Tartuffe*.

de Lana Gogobéridzé, notamment *Quelques entretiens sur des questions personnelles* (1978), dans lequel le thème de la condition féminine est abordé et *Une valse au bord de la Petchora* (1992), qui traite du Goulag. Le roman d'Arsénishvili, qui retrace son expérience vécue, peut être aussi apparenté à une forme de *conversation* qui se déroule entre une grand-mère et sa petite-fille, cette dernière étant la narratrice. *Oh, le monde...*, qui retrace en grande partie la période stalinienne et poststalinienne, raconte l'histoire d'une jeune enfant, privée de ses parents à la suite des purges de 1937-1938, qui passe la plupart de son temps avec sa grand-mère. Cette dernière lui lit les œuvres d'écrivains géorgiens (principalement Shota Roustavéli, mais aussi Ilia Chavchavadzé) et européens (Shakespeare avant tout, mais également Heine – «Lorelei» – dans le chapitre où apparaissent des personnages juifs), qui sont contextualisées par rapport aux événements historiques et à l'actualité du présent dans lequel les deux femmes (sur)vivent. Il est intéressant de noter que cette lecture se fait de mémoire, car la grand-mère ne lit pas mais *récite* les poèmes et les récits à sa petite-fille. Ces lectures ou récitations ont lieu dans différents endroits, par exemple dans des files d'attente interminables devant les magasins pour obtenir du sucre, du sel, etc. (ces files d'attente si caractéristiques de la vie quotidienne soviétique). Le récit du poème épique du XII^e siècle de Roustavéli – *Le Chevalier à la Peau de Tigre* – est alors interprété et adapté au contexte contemporain du monde et à la morale soviétique.

Les vers de Roustavéli – écrits au XII^e siècle – racontés par la grand-mère à sa petite fille, sont ceux qui parlent d'éthique, de raison, de liberté. Autrement dit, la fiction (le poème) s'entrelace ici avec la réalité – la vie. Elles les récitent et les interprètent alors qu'elles sont toutes les deux gelées par le froid qui pénètre à travers leurs semelles toutes fines au cours de longues heures d'attente; cette attente se prolonge ensuite dans les files qu'elles font pour tenter de rendre visite au père de la narratrice, emprisonné (c'est un élément autobiographique: le père d'Arsénishvili fut emprisonné par le régime soviétique). «Grace à ma grand-mère, Roustavéli s'est entrelacé pour moi, depuis mon enfance, avec le sort de l'humain en détresse, pour apaiser l'âme et causer la joie»¹¹ (*Oh, le monde* 35) – écrit Arsénishvili.

La fiction – le poème épique *Le Chevalier à la peau de tigre* – fait en fin de compte partie du quotidien, de la vie de tous les jours de ceux qui

11. Le roman n'a pas été traduit en français. Toutes les traductions présentées ici sont de l'auteur. Texte original: «ბეზიას წყალობით რუსთაველი ჩემთვის ბავშვობიდანვე გადაეჯახვა შეჭირვებული ადამიანის ყოფას, სულის საოხად და სასიხარულოდ».

«habitent» le roman (auto)fictionnel. Les héros du passé traversent le temps: ils parlent à l'homme en détresse des temps présents.

Les exclus du monde habitable (Gadenne, Arsénishvili)

En se penchant sur la vie quotidienne, l'historiographie s'est avant tout intéressée aux détails les plus niais des expériences et des pratiques ou activités des individus dans des contextes socio-historiques précis. Cette approche, loin de constituer un simple champ d'étude, représente plutôt une «perspective» qui doit être intégrée à chaque question, objet ou thème abordés (Alf Lüdke, «Introduction», *Everyday life in Mass dictatorship* 5). Il s'agit d'examiner comment les individus ont vécu au quotidien, par exemple sous tel ou tel régime dictatorial, quelles étaient leurs émotions, leurs craintes ou encore leurs aspirations en lien avec le présent ou le futur (*Ibid.*). Quelles sont les dynamiques relationnelles entre les individus et les structures de pouvoir qui les encadrent, et comment ces dynamiques s'articulent-elles avec les contextes économiques? ou bien encore «à quoi leurs espaces d'habitation ressemblent-ils?» (*Ibid.* 6). Comme le souligne Lüdtkke, l'examen de la «perspective» sur la vie quotidienne invite à s'interroger sur la complexité de la démarcation entre les postures/actions de «résistance» ou de «loyauté et d'intégration». À cet égard, deux récits rapportés par Victor Klemperer relatifs au comportement des Allemands sous le nazisme, illustrent cette ambivalence. Selon Lüdtkke, «Non of these stories fit into neat boxes of 'loyalty and integration' on the one hand, and 'distance' or even 'resistance' on the other» (*Op. cit.* 28). Ainsi, c'est plutôt une analyse des «engagements variables/fluctuants» («shifting involvements», d'après Hirschman, in Lüdtkke, *op. cit.* 7) qui pourrait révéler des vérités sur l'expérience humaine lors des régimes dictatoriaux, qui sont autrement non-visibles ou non-évidentes en tant que telles. C'est précisément cette expérience – quotidienne et invisible – qui se dévoile dans les deux romans, notamment à travers les lieux que les protagonistes habitent et à travers les interactions qu'ils tissent avec d'autres lieux et avec le monde.

Une analyse approfondie des deux romans illustre que la répartition spatiale constitue un point de convergence majeur entre eux. Comme c'est le cas chez Paul Gadenne, les personnages-exclus de la société des bien-pensants dans l'œuvre d'Arsénishvili se trouvent également dépourvus d'habitat: la grand-mère et la petite-fille sont logées chez la sœur de la grand-mère, Eva,

elle-même «émigrée»¹² dans la cave où désormais ces trois femmes vont (co)habiter. Car, le monde du haut – les hauts-quartiers métaphoriques – appartient aux dignitaires et serviteurs du régime soviétique, tandis que ceux qui sont jugés «ennemis du peuple», sont relégués à la périphérie de l'espace habitable – les caves –, ou sont tout simplement fusillés, tandis que leurs corps – jetés dans une fosse commune –, non-identifiables. Passée sous silence, cette mémoire (des meurtres, de la dépossession) prend forme de la narration orale (la grand-mère-conteuse – et on pense ici au *Conteur benjaminien*¹³) – qui sera couchée sur le papier par la petite-fille-allocutrice.

Chez les deux écrivains – Gadenne et Arsénishvili – le narrateur ou la narratrice sont en train de composer un texte. Chez Gadenne, il s'agit d'une thèse sur un thème qui semble d'abord détaché des événements du roman. Cependant, en fin de compte, la biographie du narrateur – qui est aussi une biographie fictionnelle – s'introduit dans l'écriture et transforme son contenu: la thèse sur le mysticisme devient *Taudis et vie spirituelle*, où le taudis évoque ces lieux (in)habitables dans lesquels le narrateur est contraint de vivre. Chez Arsénishvili, il s'agit d'une écriture d'un texte qui se veut avant tout un témoignage: retranscrire le récit de la grand-mère, mais aussi le récit de cette (auto)biographie de la narratrice au moment de vivre l'événement, aux côtés de sa grand-mère-la-conteuse.

L'expérience d'un autre régime – le régime nazi – fait également parti de l'intrigue du roman d'Arsénishvili. Mais elle n'est pas détachée de l'espace soviétique, au contraire, elle s'y ancre. Il s'agit notamment de l'introduction de personnages juifs, comme Alice (la mère de Chiko – ami de la narratrice), mariée à un Géorgien et qui ne peut se rendre dans son pays natal, l'Allemagne, à cause du régime nazi, ou encore de Frau Elsa Mikhelson, institutrice à l'école, qui loue une petite chambre dans le village. C'est autour de ce personnage que se déroule un épisode absolument fascinant, dans lequel les enfants, Chiko et la narratrice, sous l'influence des non-dits qu'ils entendent dans la famille, inventent un conte auquel ils croient sincèrement. Dans ce conte, Frau Elsa se métamorphose en héron — cela se produit toujours un samedi — et s'envole vers sa maison natale, à Hambourg. Elle y passe seulement un jour, car elle ne peut pas rester davantage à cause d'Hitler, qui représente une menace pour elle.

Mais ce n'est pas toutes les nuits, c'est seulement le samedi qu'elle se transforme, et est-ce que tu peux deviner pourquoi le samedi en

12. Mot qu'aurait employé Gadenne.

13. Walter Benjamin, *Le conteur: Réflexions sur Nikolai Leskov*, p. 264-298.

particulier? – Chiko me regarde de son regard provocateur et continue de me fixer [...] J'aime énormément notre nouveau secret, n'est-ce pas vraiment formidable d'imaginer Frau Elsa en train de voler, ses grandes ailes argentées déployées dans le ciel nocturne, et elle vole, vole... [...] – Que c'est fort, n'est-ce pas, l'amour de la patrie? – me dit Chiko, – Être vieille comme Frau Elsa et continuer à voler...¹⁴ (Arsenishvili, *Oh, le monde* 212).

Chez Arsénishvili, les protagonistes juifs sont soumis au même sort que tous ceux, qui ne se conforment pas au régime soviétique: Alice est déportée avec son mari et leur fils unique, Chiko, meurt. Si la narratrice survit, même si ses parents sont déportés – ce n'est donc pas le cas de cet autre enfant, son ami d'enfance, qui meurt tragiquement. La fin du roman de Gadenne évoque la sombre période de l'Occupation à travers le pillage intégral de la demeure de Didier et Flopie. Ce dépouillement systématique rappelle la spoliation des familles juives, dont les appartements saisis étaient vidés jusqu'au dernier linge et jusqu'aux ampoules.

L'expérience humaine comme réalité (meta)fictionnelle (Gadenne, Arsénishvili)

Dans son analyse des «œuvres (non)fictionnelles hybrides» (hybrid (non) fiction), Annjeanette Wiese nomme les vérités fictionnelles non pas ce qui passe pour réel dans le monde fictionnel, mais ce qui est exprimé en termes de vérité, dans une œuvre, sur *l'expérience humaine*¹⁵. Les textes qui refusent de se cantonner à un genre en particulier et qui, par là même, défient la prééminence d'une vérité sur une autre, sont pour Wiese des œuvres qu'on

14. Le texte original: «მაგრამ ყოველდამე კი არა, შაბათობით გადაიტყვევა ხოლმე და, აბა, თუ მიხვდები, რატომ მაინცდამაინც შაბათობით? – ჩიკო გამომწვევად მიყურებს და მიყურებს... [...] მე არაჩვეულებრივად მომწონს ჩვენი ახალი საიდუმლო, განა მართლა გადასარევი არ არის იმის წარმოდგენა, როგორ მიფრინავს ფრაუ ელზა, დიდი ფრთები გაუშლია ვერცხლისფრად ღამეულ ცაზე და მიფრინავს, მიფრინავს, მიფრინავს.... [...] – რა არის არაა, სამშობლოს სიყვარული? – მეუბნება ჩიკო, – იყო ხნიერი ფრაუ ელზასავით და მაინც მიფრინავდე...».

15. „By fictional truths, I do not mean what passes as true within the fictional world. Instead, I mean statements or implications that are expressed in terms of truths about human experience» (Wiese, *Telling what is true: truthiness and fictional truths in hybrid (non)fiction* 69).

pourrait appeler «œuvres (non)fictionnelles hybrides»¹⁶. C'est à ces dernières que les romans de Gadenne et d'Arsénishvili peuvent se rapporter, où les vérités historique et fictive s'entrelacent et la vérité qu'ils dévoilent ne se situe pas dans leur rapport à l'Histoire, mais dans ce qui est relatif à l'*expérience humaine* telle qu'elle est vécue individuellement par les protagonistes d'abord et ensuite – par le lecteur, à travers ses propres émotions et ce qui lui paraît *familier* dans cette expérience. Ainsi, dans son analyse du roman de la psychologue et écrivaine Lauren Slater *Lying: A Meaphorical Mémoir*, Wiese s'interroge sur la question si la «description de la souffrance de l'épilepsie doit être lue littéralement ou métaphoriquement» (Wiese, *Telling what is true: truthiness and fictional truths in hybrid (non)fiction* 71). Car ici, la narratrice, afin de rendre au plus près la réalité de sa souffrance – ses relations difficiles avec sa mère et son passage à l'adolescence –, utilise l'épilepsie sans qu'on sache véritablement s'il s'agit d'une *vraie* maladie ou d'une *représentation* de son expérience de souffrance. Il est intéressant que chez Gadenne, le protagoniste souffre aussi de la maladie de tuberculose, sauf qu'ici il s'agirait plutôt d'un élément biographique avéré. Cependant, cette souffrance dans *Les Hauts-Quartiers* s'entrelace avec d'autres vérités/réalités «fictives» – y compris le rapprochement que l'on peut faire, à la fin du roman, avec la condition des Juifs sous Vichy (ni l'auteur ni le narrateur ne sont Juifs) – permettant ainsi de juxtaposer les vérités (réelles et fictives) pour une analyse plus acerbe de l'Histoire (Seconde Guerre mondiale) et de la société qui reste cantonnée dans ses «vérités» fictives/falsifiées que ce soit la guerre ou l'après-guerre. «[...] the metanarration – note Jensen – points to the 'real' behind the story, or, at least, the possibility of a 'real' behind the story» (*The Ethics of Nonfiction* 44). Ce récit, narré à la troisième personne et qualifié de «roman», explore précisément cette «possibilité» de véridicité de la vie quotidienne au sein de la société sous Vichy.

Le livre de Zaïra Arsénishvili, désigné également «roman» par son auteure, s'attache aussi, à l'instar de celui de Gadenne, à (re)construire une certaine vérité historique et factuelle, mais celle-ci est davantage revendiquée tout au long du texte¹⁷. Comme l'exprime Wiese à propos du roman partiellement autobiographique de Tim O'Brien ([1990] 2009), *The Things They Carried* (similairement qualifié de «fiction» par son auteur),

16. «In particular I will look at examples of what I call 'hybrid (non)fiction,' works that refuse to subsist in one genre or the other and that as a result challenge any hierarchization of one truth over another» (Wiese, *Narrative Truthiness: The Logic of Complex Truth in Hybrid (Non)Fiction* 24-25).

17. Déjà, dans le sous-titre que porte le roman – *Les chroniques* de Kakhéti.

l'écrivain «ne nous donne pas la possibilité d'oublier l'importance de [son] expérience [de la guerre]» [...], ce qui profère une authenticité et une autorité à sa voix qu'il n'aurait peut-être pas eues autrement»¹⁸, pourrait aussi s'appliquer à l'auteure géorgienne. La voix démultipliée de la narratrice, qui alterne celle de la grand-mère et celle de sa petite-fille, en y mêlant parfois d'autres voix, est justement là pour revendiquer cette authenticité de l'expérience (in)humaine des persécutions, des dépossessions, mais aussi des délations, au sein du microcosme soviétique. Comme l'exprime George H. Jensen dans son analyse de l'œuvre de Jill Christman, la quête de la vérité ne réside pas dans la conformité entre les faits relatés dans le récit et les événements tels qu'ils se sont véritablement déroulés dans le «monde réel», mais plutôt dans la manière dont les faits sont (re)construits ou (re)présentés¹⁹ (*The Ethics of Nonfiction* 42).

Les deux textes, de Gadenne et d'Arsénishvili, qui relatent des vies ordinaires à travers des gestes quotidiens dans des contextes divers, révèlent d'une part, ces espaces personnels que les individus ont pu créer pour eux-mêmes, et montrent d'autre part, comment ces mêmes gestes révèlent l'(im)possibilité de «se cacher derrière les 'grandes' structures» (Lüdtke, *Ordinary people, Self-energising...* 29) du pouvoir qui s'acharnaient sur eux pour les détruire.

Bibliographie

არსენიშვილი, ზაირა, ვა, სოფელო... კახური ქრონიკები, თბილისი, ბაკურ სულაკაურის გამომცემლობა, 2019 (Arsénishvili, Zaïra, *Oh, le monde... Les chroniques de Kakhéti*, Tbilissi, Édition Bakur Sulakauri, 2019).

Backouche, Isabelle, Gensburger, Sarah, Le Bourhis, Eric, *Appartements témoins. La spoliation des locataires juifs à Paris (1940-1946)*, Paris, La Découverte, 2025, EPUB.

Benjamin, Walter, «Le conteur: Réflexions sur Nikolai Leskov», trad. par Maryse de Gandillac et Pierre Rusch, réédité dans *Écrits français*, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, p. 264-298, <https://www.arnaudmaisetti.net/spip/anthologie->

18. «However, O'Brien also does not let us forget about the importance of experience – in particular and most important, the fact that he was there and did experience the war firsthand, which grants an authenticity and authority to his voice that he might not otherwise have» (Wiese, *Narrative Truthiness* 93).

19. «We could also say that this is how the contract is invoked, not with the label 'memoir' on the back cover but with how Christman searches for the truth, not with correspondence between facts in the narration and facts in the 'real world' but with how she frames facts».

- personnelle-pages/pages-arrachees/article/walter-benjamin-le-conteur, (consulté le 30 septembre 2025).
- Curatolo, Bruno, *Paul Gadenne: L'écriture et les signes*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Davis, James Bolton, *La quête de Paul Gadenne. Une morale pour notre époque*, York, South Carolina, French Literature Publications Company, 1979.
- Esteban, Mixel, *Les populations juives de Bayonne et du Pays Basque pendant la Seconde Guerre mondiale*, thèse de doctorat, 2023.
- Gadenne, Paul, *À propos du roman*, Arles, Actes Sud, 1983, EPUB.
- Gadenne, Paul, *L'Invitation chez les Stirl*, Paris, Gallimard, «L'Imaginaire», 1955.
- Gadenne, Paul, *Les Hauts-Quartiers*, Paris, Seuil, 1991, EPUB.
- Gensburger, Sarah, «Spoliation des Juifs à Paris: 'Il n'y avait plus rien, même plus d'ampoule'», in *Encyclopédie d'Histoire Numérique de l'Europe*, <https://ehne.fr/fr/node/22194/printable/print>, (consulté le 26 juin 2025).
- Gensburger, Sarah, *Images d'un pillage. Album de la spoliation des Juifs à Paris (1940-1944)*, Paris, Textuel, 2010.
- Hazan, Katy, «Récupérer les enfants cachés: un impératif des œuvres juives dans l'après-guerre», in *Archives juives*, 2004/2, vol. 37, p. 16-31.
- Jensen, George H., *The Ethics of Nonfiction: Rhetoric, Ethos, and Identity*, Cham, Palgrave Macmillan, 2024.
- Lüdtke, Alf (ed.), *Everyday life in Mass dictatorship. Collusion and Evasion*, London, Palgrave Macmillan, 2016.
- Poujou, Catherine, «1945-1953: Petite chronique de l'affaire des enfants Finaly», in *Archives juives*, 2004/2, vol. 37, p. 7-15.
- Vilar, Pierre, «Le pays basque par inadvertance: Paul Gadenne entre Irube et Barcos», in *Lapurdum. Revue d'études basques*, 24/2023, n° XXIV, p. 341-355.
- Wiese, Annjeanette, *Narrative Truthiness: The Logic of Complex Truth in Hybrid(Non)Fiction*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2021.
- Wiese, Annjeanette, «Telling what is true: truthiness and fictional truths in hybrid (non)fiction», in *Prose Studies*, 37:1, 2015, p. 66-82.